

Extrait du Portail de la Liturgie Catholique

<http://www.liturgiecatholique.fr>

Du corps dans la liturgie

- Thèmes - Liturgie - Liturgie et Sacrements - Célébrations liturgiques et prières - La Messe - Pour tous -



Date de mise en ligne : mardi 22 septembre 2015

Extraits d'un bel article du père Joseph Gelineau, s.j. (1920- 2008), paru en 1993 dans le n 227 de la revue Célébrer, mais qui demeure toujours d'une grande actualité. 1. Il y détaille en pratique et avec sa grande pédagogie comment le corps - depuis les pieds jusqu'au sourire - participe à la célébration.

Des pieds

Toute liturgie commencera par les pieds. Sinon, elle ne commencera pas.

"Quelle joie quand on m'a dit : "Nous irons à la maison du Seigneur !" Maintenant s'arrêtent nos pas devant tes portes, Jérusalem !" (Ps 121, 1 - 2) 2.

Dans les pieds qui marchent, il y a l'allégresse du désir attiré vers le lieu de la rencontre avec Dieu dans l'assemblée des fidèles.

Dans les pieds qui s'arrêtent, il y a l'émerveillement et le respect devant le lieu où Dieu se manifeste.

Dans les pieds qui processionnent, il y a la gravité, la densité, la plénitude d'un être qui se rassemble et se recompose pour paraître devant le Saint.

Lorsque le peuple est rassemblé en Eglise pour célébrer l'Alliance nouvelle, la majorité des actions supposent des déplacements : l'entrée de la croix ou du Livre ; le lecteur qui va lire à l'ambon ; l'apport des oblats qui ouvre le repas du Seigneur ; la procession de communion, le départ.

Or, si une seule personne bouge dans l'assemblée, tous sont concernés et touchés : il se passe ici quelque chose. Quelqu'un passe....

"Il avance, accompagné de tout son peuple ; il vient : réveillons-nous, levons les yeux vers lui !" chante le merveilleux processionnal des offrandes inspiré de la "grande entrée" de la liturgie byzantine.³

Lorsque s'avancent lentement du fond de l'église, ceux qui portent la nappe, les lumières, les fleurs, le pain et le vin pour préparer la table du sacrifice, on sent monter rang après rang, dans l'assemblée, comme un flux qui draine le désir de chacun, qui oriente le peuple vers l'autel et le prépare à la louange eucharistique.

De même dans un baptême - sacrement initiatique par excellence, c'est-à-dire "d'entrée dans" - la procession pour aller au baptistère en chantant les litanies, bien qu'elle ne concerne directement que les initiés, aspire toute l'assemblée vers ce lieu mystérieux où quelqu'un, comme dans un accouchement, va renaître de l'eau et de l'Esprit. Et quand au retour de la fontaine, le néophyte, vêtu de blanc et illuminé "entre" dans l'assemblée de ses frères, se dirige vers l'autel - "Ô toi qui dors, éveille-toi... sois illuminé !" - c'est une grande émotion, un "passage" pour tous.

Comment alors s'expliquer le nombre de nos liturgies qui ne sont que des liturgies statiques depuis le début jusqu'à la fin ? - Se priver des déplacements et des processions, c'est aussi "asseoir", figer, intellectualiser la célébration, la réduire aux mots. Si l'on reconnaît que les enfants, les gens simples, les peuples que nous appelons "primitifs" aiment les processions, n'est-ce pas s'apercevoir que l'homme a aussi des pieds et qu'il est d'abord un être qui

marche ? Mon pied est sensible, perspicace, intelligent quand il joue au football, quand il skie ou danse. Et quand il cherche Dieu ?

A chaque messe, un prêtre entre, un lecteur va au pupitre, des ministres se déplacent. Mais comment ? De manière insignifiante ? Pure translocation physique ? Voire de manière désagréablement distrayante ? Au lieu d'être "christophores", porteurs-de-Christ, ces baladeurs "fonctionnent". "Quelle perte et quel manque à gagner". Dans une formation liturgique, la première chose à enseigner c'est à marcher : aller vers...., porter en soi tout l'univers visible et invisible, avancer avec gloire - c'est-à-dire avec toute la charge de la présence de Dieu en soi - en même temps que modestement vers Quelqu'un.

Du buste

"Tiens toi debout devant le Seigneur"

Se tenir "en présence de Dieu", comme on l'a toujours dit, c'est déjà l'essentiel de la prière : entrer en relation avec Dieu.

Dans la tradition liturgique latine, la *statio* désigne la célébration liturgique elle-même, en un lieu donné, avec le peuple qui s'y est rassemblé, s'acquittant de ses rites et de ses prières.

Etre là, ensemble devant Lui, c'est déjà remplir son "office", le service de Dieu vivant.

"Incline-toi avec respect"

Il y a la dignité de l'homme debout. Il y a l'humanité de l'homme qui se courbe devant plus grand que lui.

"Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous, adorons le Seigneur qui nous a faits." (Ps 94, 4)

Il y a ainsi beaucoup de choses dans la liturgie que l'on dit ou que l'on chante mais... que l'on en fait pas, depuis "prosternons-nous" jusqu'à "buvez-en tous". Dommage ! Le commencement du sentiment religieux, avant même la demande ou la louange, c'est l'adoration : reconnaître que Dieu est Dieu et que je ne suis que sa créature. Devant le Très-Haut, je me rapetisse, je m'incline, je me prosterne. Il n'y a pas de mot "adorer" en hébreu, mais on dit : "s'étendre à terre".

Rien ne pourra jamais remplacer le prosternement pour vivre la relation adorante. On dira : il ne faut pas rêver ! Ça ne se fait plus chez nous depuis belle lurette ! D'ailleurs, impossible de le faire dans nos églises avec nos bancs et nos chaises. Pourtant nos frères musulmans le font. On le redécouvre dans des groupes de prière et, bien sûr, dans la prière privée. Alors pourquoi pas aussi un jour dans la liturgie ?

Du moins pourrait-on redécouvrir l'inclinaison du buste qui est le raccourci du prosternement et possède la même signification d'adoration. C'est un geste simple, non ostentatoire, accessible à tous et qui ne gêne personne.

La liturgie commence. Le prêtre et les ministres arrivent devant la croix ou l'autel, ils s'inclinent. Rien de tel qu'une inclination profonde, silencieuse, un peu prolongée, pour faire entrer toute l'assemblée - qui vient d'achever le chant

d'ouverture - dans le silence et la prière. Tous se redressent : "Au nom du Père..." Lorsque les choses sont faites ainsi, de manière significative et dense, les enfants miment le geste, des adultes commencent aussi à s'incliner. (...)

On a pu ironiser sur certaines liturgies trop statiques, on pourrait s'affliger aussi de la raideur des participants. Non certes pour juger ou condamner qui que ce soit. Le rite collectif doit rester un espace de liberté. Mais pour aider à faire sentir ce que l'on perd en se privant des grands gestes éternels de l'humanité priant. Gestes qui sont aussi ceux de la vie sociale un peu policiée : saluer, s'incliner, etc.

Quelques moments de la liturgie appellent l'inclination : avant le premier signe de croix, après chaque élévation, et surtout au moment de recevoir le corps et le sang du Christ. L'absence de tout geste de respect, au moment sacramentel par excellence pour ceux qui participent à l'eucharistie, paraît spécialement regrettable. Nos frères orientaux s'inclinent aussi au moment où les "saints dons" traversent l'assemblée, et à l'épiclese (invocation à l'Esprit saint dans la prière eucharistique).

Mon esprit aura d'autant plus de chance d'être en prière que mon corps lui aura comme tracé le chemin.

Des mains

"Je tourne mes paumes en offrande du soir." (Ps 140,2)

"Mon Dieu, je tends les mains vers toi" (Ps 142,6)

"J'élève les mains en évoquant ton nom." (Ps 62,5)

Les mains qui mendient

Le creux des mains (les "paumes" des psaumes) tourné vers le ciel - soit tenues à hauteur des épaules comme dans le geste de la prière chrétienne antique, soit le haut du corps légèrement incliné avec les mains devant la poitrine, comme dans la prière indienne - c'est la prière du pauvre :

Vois, Seigneur, je n'ai rien dans les mains !

pas d'armes, pas d'argent, rien de caché :

aie pitié de moi qui suis pauvre et démuné !

Ne m'abandonne pas ! Viens à moi !

Sauve moi !

Telle est la prière que Dieu aime et exauce : une humble dépendance dans une confiance totale. C'est l'attitude du prêtre dans les oraisons de la liturgie. C'est celle qui s'accorde le mieux au *Notre-Père* et qui convient à tous. Votre intense désir ne soulève-t-il pas vos mains ?

Les mains qui supplient

"Au secours !" "A l'aide !" "Pitié !" "De grâce !" Les mains se dressent au bout des bras tendus, dans l'espoir que quelqu'un va les saisir et nous tirer du péril, de l'eau qui noie, du feu qui brûle, du trou qui engloutit, de la prison où l'on se meurt.

"Kyrie eleison ! Christe eleison ! Kyrie eleison !"

"Entends-nous ! Ecoute-nous ! Exauce-nous !"

Si nos bras et nos mains, par réserve ou par pudeur, ne se lèvent pas dans nos litanies, ce sont quand même eux qui nous enseignent à nous tendre vers notre libérateur dans un sursaut de vouloir vivre.

Les mains qui attestent

"Vraiment, il est juste et bon de te louer, Seigneur, de proclamer tes merveilles d'amour pour ton peuple..."

Les mains se lèvent et se tiennent verticales, les paumes vers le public, dans l'attitude de celui qui vient, à la barre, témoigner de la vérité.

C'est le geste de la *todah* biblique, mot que nous traduisons par "action de grâce", que nous retrouvons dans "sacrifice de louange" et qui semble venir de *iad* : la main. C'est, dans l'eucharistie, le geste de celui qui préside et qui, au moment de la préface, atteste devant tous que Dieu nous a sauvés en Jésus son Fils.

Les mains qui offrent

Modestement, avec respect et amour, les offrants présentent leurs dons : une fleur, une obole, une part pour le pauvre, du pain et du vin pour la Cène, tous symboles de moi-même qui suis là, dans mes propres mains.

Les mains qui reçoivent

Il est beau que ce soit le même geste qui serve pour donner et pour recevoir. Merveilleux symbole de l'amour qui est échange, alliance. Le pain et le vin que nous avons apportés nous sont rendus corps livré et sang versé du Seigneur.

A aucun autre moment de la liturgie, notre être entier ne reçoit un tel honneur que nos mains par lesquelles nous vient le plus grand de dons et la plus haute des grâces.

A ce moment-là, faisons de nos mains un trône, comme Cyrille de Jérusalem y invitait les néophytes.

Les mains qui s'unissent

Mains chaleureuses qui saluent le frère ou la soeur - membres comme moi du même Corps du Christ - quand ils arrivent à l'assemblée.

Mains qui s'enlacent dans une chaîne de prière. Mains qui se tendent pour la réconciliation : Pardon !

Mains qui offrent et reçoivent la paix avant la communion : que nos mains démontrent ce que notre bouche et notre cœur vont oser.

Mains des mariés qui s'unissent par sacrement devant Dieu....

Les corps osent se toucher pour que se renforce l'unité dans l'Esprit.

Les mains qui louent

Au début de chaque prière eucharistique, après avoir salué de ses mains l'assemblée : "Le Seigneur soit avec vous", le prêtre les élève en disant : "Elevons notre cœur... rendons grâce !" Elévation des mains : élévation de l'Esprit à la louange.

Au sommet de la nuit pascale, quand éclatent les alléluias de la Résurrection, "Alléluia ! Christ est vivant !", des mains se soulèvent et frémissent comme rameaux en fleurs au souffle printanier.

Le psaume ne nous dit-il pas que mêmes les fleuves battent des mains pour applaudir leur Créateur ? (Ps 97,8).

Sans oublier les mains de ceux et celles qui ont bâti la maison, qui ont sculpté, peint, tissé, disposé les fleurs - et aussi balayé, rangé, préparé - ; les mains de l'organiste ou du guitariste, les mains du prédicateur qui explique la Parole et en dévoile les mystères ; les mains posées sur les genoux ; les mains jointes ; etc.

Béni sois-tu, Seigneur, de nous avoir donné des mains pour célébrer !

Du sourire

La tristesse et la contention ne sont pas des fruits de l'Esprit. Les fruits sont paix et joie. Le sourire en est une marque.

Lorsque transparaissent sur le visage d'un ministre de la liturgie l'ennui ou l'impatience, les soucis ou la distraction, c'est un malheur pour l'assemblée. Celui qui devrait être le signe vivant d'un ministère de gloire et de lumière, de grâce et de beauté, d'offrandes et d'action de grâce, n'est plus qu'un homme quelconque. Cette condition doit l'amener à l'humilité mais non pas à la tristesse. N'est-il pas sauvé par la grâce de Dieu ? Ce qu'il annonce et réalise en sacrement ne devrait-il pas transparaître à travers lui ?

Les fidèles se voient moins les uns les autres en dehors de l'accueil initial ou du baiser de paix. Mais il suffit d'avoir été ministre de la communion pour constater que trop nombreux sont ceux qui viennent recevoir le Christ avec un air

triste ou tendu. Peu sourient.

Pourtant le sourire est pour tous le chemin de l'allègement de l'âme. On sait que, dans le chant, le sourire "ouvre" la voix. Dans la prière, il ouvre le cœur.

De même que les commissures des lèvres et des yeux se relèvent dans le sourire, de même les plis de l'âme se défont. De rugueuse, l'âme devient lisse ; dure, elle devient perméable. Le souffle régénérateur peut planer sur nos surfaces inertes et les vivifier.

Et comment ne pas sourire quand l'Époux est là ?

Du vêtement

L'homme social est un individu habillé. Le vêtement fait partie de son corps et de sa personnalité. La relation qu'il a avec les autres en dépend. Et la relation avec Dieu ?

Nos grands-parents ne seraient jamais allés à la messe sinon "endimanchés". Signe de fête, de rupture, de respect. Les moines prennent la coule pour aller célébrer l'office au chœur.

Nos contemporains occidentaux, qui sont en général correctement habillés toute la semaine, ne semblent pas sensibles à la symbolique du vêtement en ce qui les concerne, sinon pour exprimer leur personnalité. Il faut qu'ils aillent au spectacle pour retrouver le sens du costume. Et dans la liturgie ?

Bornons nous à un seul point qui est le vêtement des ministres. Les prêtres et les diacres, parfois des petits ou grands clercs, portent un vêtement liturgique.

Mais le lecteur de la Parole ? Le chantre que l'on voit au psaume ? Ceux qui viennent dire les intentions de la prière universelle ? Les ministres de la sainte communion ? Bref, tous ceux qui évoluent ou agissent "devant" l'assemblée pour remplir une fonction symbolique sacrée. Pourra-t-on longtemps juger sans importance de voir au pupitre un imperméable tristounet ou un blue-jean râpé ?

C'est là une question plus sérieuse qu'il ne semble. Elle tient à la fois à l'anthropologie sociale et à la célébration des mystères. On ne pourra pas toujours l'éluder.

En France - à la différence d'autres pays comme les pays nordiques ou l'Afrique - les laïcs animateurs de la liturgie paraissent spécialement allergiques à la question du vêtement symbolique dans le service liturgique. Peut-être parce qu'ils se voient comme automatiquement avec une "aube" sur le dos et donc "cléricalisés" ou "infantilisés", ce qu'ils ont en effet le droit de refuser. Mais dans les régions où fleurit l'usage du vêtement de fonction liturgique, on constate une grande invention de formes et de couleurs, souvent fort heureuses et fort belles. Manquerions-nous d'imagination ou de talent ? Plutôt de conviction.

De l'immobilité

Toute la célébration est faite pour conduire au silence : plénitude de l'union à Dieu. Le chemin normal de ce silence est une relative immobilité. Immobilité qui n'est pas vide, mais plutôt concentration d'éternité dans l'instant. Non par inertie, mais intense vibration d'univers visible et invisible. Le temps est comme suspendu et l'espace en apesanteur.

Comment cela est-il possible dans une célébration où il y a tant de paroles à dire, tant de chants à chanter, tant de choses à faire ?

Il y a d'abord les temps de silence expressément prévus dans la liturgie après "Prions le Seigneur" ; après une lecture biblique ou l'homélie ; après la communion - à condition que, pendant ces temps de silence, le célébrant ne soit pas en train de tourner les pages du livre pour trouver l'oraison ; que les quêteurs ne quittent pas les rangs pour aller faire la quête ; que le prêtre à la crédence ne soit pas en train de transvaser les ciboires ou de purifier des calices, etc.

Ces temps de silence n'ont pas besoin d'être longs pour être denses. les respecter, c'est mettre dans la célébration des garde-fous contre l'agitation et la superficialité.

Mais il y a aussi et surtout les rites qui ont eux-mêmes à s'emplier de silence et de paix : c'est une lecture lente et dense où on a le sentiment que la "parole écoute" ; c'est un chant qui ne fait pas qu'"exprimer", mais qui "imprime", creuse en profondeur ; c'est un déplacement qui rend présent l'invisible, lui-même immobile.

En un mot, c'est l'onction : la présence agissante de l'Esprit qui remplit tout le corps - individuel et communautaire - et le transfigure. Immobilité vivifiante de qui se laisse transfuser par le divin. (...)

Conclusion

Ces dernières décennies, le corps de l'homme et de la femme s'est "libéré". Grace à cette libération, on peut, dans des groupes de prière, chanter à plein coeur, battre des mains, danser, se prosterner, s'asseoir par terre, etc. La voie est réouverte pour que le corps retrouve sa juste place dans la liturgie.

On ne peut que s'en réjouir. Mais ne croyons pas que la partie soit gagnée ! Nous avons beaucoup à réapprendre. Nous sommes encore gauches, grossiers, malhabiles. Le lien entre nos "expressions" corporelles et l'action de l'Esprit Saint en nous doit faire objet de discernement et de mesure. Mais cela ne doit en aucune manière nous arrêter dans nos efforts de pédagogie mystagogique, car c'est le chemin normal et le plus accessible au plus grand

nombre - bien que de manières différentes : enfants ou personnes âgées, gens simples ou gens cultivés, catéchumènes ou mystiques éprouvés.

Car c'est ainsi que le Créateur nous a faits et que le Christ ressuscité nous recrée dans les sacrements de l'Eglise.

1. Voir Gélineau, "Du corps dans la liturgie" in *Célébrer* n 227, "Du corps dans la liturgie", Paris, Ed. du Cerf, 1993, page 9 - 16.
2. Voir aussi au sujet des pieds dans les psaumes : Ps 15, 11 ; 16, 4 - 5 ; 17, 17 ; 49, 23 ; 67 ; 114, 9 ; 106, 4 ; 138, 24.
3. Voir *Toi seul es saint, toi seul, Seigneur*, C 54 bis in *Chants notés de l'assemblée*, n 223, Paris, Bayard, 2001, p. 309